

***LES ASSASSINS ONT-ILS PEUR  
LA NUIT ?***  
**LES RAFLES DE JANVIER 1943  
A MARSEILLE**

**Roger KLOTZ**

« Résister, c'est sans doute combattre,  
mais c'est aussi faire plus : c'est se refuser  
d'avance à accepter la loi de la défaite. »  
André Chamson

« Il faut survivre pour témoigner, peut-être  
pour vaincre. »  
Maurice Blanchot

Dans *La Superbe*, André Chamson dit :

« Ce qui reste obscur glisse dans l'inconscient comme un invisible poison. Il faut, pour se rapprocher les uns les autres, quand on a été séparés, que certaines choses soient dites, dites loyalement et loyalement entendues. Nous avons sans cesse besoin d'exorciser notre Histoire. »

On comprend mieux ainsi les déclarations que Denise Toros-Marther, présidente de l'Amicale régionale des Déportés d'Auschwitz, a faites au *Provençal* en janvier 1993 pour évoquer les événements qui, 50 ans auparavant, ont marqué l'histoire de Marseille :

« Les ultimes témoins que nous sommes en appellent à la mémoire universelle ... Notre expérience nous commande de lancer un appel pressant ... pour protéger l'avenir de la jeunesse, dans la paix et dans l'entente des peuples, quelles que soient nos différences. »

Il faut donc témoigner pour maintenir la mémoire ; il faut se souvenir pour « exorciser l'histoire », pour empêcher le poison d'envahir l'inconscient.

#### ● « *La mauvaise réputation* »

Au moment où la guerre éclate, la ville a, depuis plusieurs décennies, fort mauvaise réputation. Maurice Chevalier le rappelle, lorsqu'il évoque ses débuts au théâtre de l'Alcazar :

« Une valise dans chaque main, je me dirige vers l'Alcazar, en bas de la ville sur le cours Belsunce. D'immenses affiches, en chemin, annoncent mes débuts.

Tout en haut Dalbret domine la troupe. Mon nom, au milieu, est en très gros caractères et cette vue me donne un très coup dans l'estomac. Une angoisse folle m'oblige à m'arrêter. Je soliloque :

« C'est Marseille, tu comprends, Marseille dont on t'a tant parlé, c'est ici la fameuse ville où personne ne craint personne, où des bandes ennemies se fusillent au revolver d'une galerie à l'autre quand, par fatalité, elles se rencontrent à l'Alcazar. Mince rigolade ! Je me remémore tout ce qu'on m'a raconté au Faubourg Saint-Martin ... Marseille : Chicago en herbe ! Ville adorable ou terrible. »

La comparaison avec Chicago semble alimenter toutes les conversations que Maurice Chevalier a entendues au Faubourg Saint-Martin. Les galéjades, les « opérettes marseillaises » que Vincent Scotto a composées pour un public parisien, ont poussé cette image jusqu'à la caricature.

On ne peut cependant tout refuser en bloc : le professeur Pierre Guiral souligne que la prostitution est florissante, comme dans tous les grands ports ; durant la guerre de 1914, elle a même augmenté, du fait du mouvement des troupes. Dans *La Provence de 1900 à nos jours*, Monsieur Guiral ajoute :

« La guerre de 1914 aggrave la situation. Les Aixois accusent les mauvais garçons de Marseille ; les Marseillais dénoncent les Indochinois qui pillent légumes et fruits de la banlieue. C'est surtout après la guerre que la mauvaise réputation de Marseille s'aggrave ... Il faut aussi reconnaître que la forte proportion de repris de justice que comprenait en ces années le personnel municipal pouvait donner quelque apparence de bien-fondé à ces accusations, en l'occurrence injustes. Ce sont les beaux temps de la bande Spirito-Carbone, et d'autres. »

Deux événements ont développé, par leur importance, cette mauvaise image de la ville. Il y a d'abord, le 9 octobre 1934, l'assassinat, par des Croates, du roi de Yougoslavie, Alexandre I<sup>er</sup>, et du ministre français des Affaires étrangères, Louis Barthou ; Monsieur Guiral note que

l'administration marseillaise avait été tenue à l'écart par la Sûreté nationale et le Protocole ; elle n'était donc pas responsable mais la presse parisienne se montra sévère. Le second drame fut, le 28 octobre 1938, l'incendie des *Nouvelles Galeries*, situées sur la Canebière, en face de l'hôtel Noailles ; la carence des secours fut telle qu'on mit en cause la responsabilité des différentes municipalités. Monsieur Guiral ajoute :

« Le résultat fut que Marseille fut mise sous tutelle. Le mire n'eut plus que des fonctions de président du conseil municipal et un administrateur fut nommé, M. Surelau. Vichy avait aggravé ce régime. Le 29 juillet 1940, une loi avait confié au préfet des Bouches-du-Rhône les pouvoirs d'administrateur de la ville. Le 20 septembre, le conseil municipal avait été remplacé par une « délégation spéciale » nommée par décret.

Il ne faut pourtant pas s'en tenir au mythe de la mauvaise réputation. Pagnol s'en écarte lorsque, dans *Fanny*, il réfute les clichés de la galéjade :

« Eh bien, Monsieur Brun, à Marseille, on ne dit jamais bagasse, on ne porte pas la barbe à deux pointes, on ne mange pas très souvent d'aioli et on laisse les casques pour les explorateurs – et on fait le tunnel du Rove, et on construit vingt kilomètres de quais, pour nourrir toute l'Europe avec la force de l'Afrique. »

On voit ici apparaître l'idée que Marseille est une ville où l'on travaille. Le rappel de la vie portuaire est net. Le port a reçu en 1938 7 000 paquebots et 830 000 passagers ; les cargos ont débarqué près de 14 millions de tonnes de marchandises. Marseille, qui est une grande ville d'industrie, est aussi un grand centre intellectuel ; elle a une faculté des sciences, une faculté de médecine, une école de commerce, une école d'hydrographie ; son « grand lycée » prépare avec succès aux grandes écoles les élèves de la région et de l'empire colonial. Depuis 1923, la ville possède une revue littéraire, *Les Cahiers du sud* qui a comme origine la revue *Fortunio*, créée en 1914 par Pagnol.

## ● Marseille sous Vichy

A l'armistice, Marseille est la première ville de la zone non-occupée. Elle héberge alors de nombreux réfugiés et devient ainsi cette ville de « transit » qu'Anne Seghers a décrit dans son roman : anciens des brigades internationales, des Polonais, des Juifs d'Allemagne et d'Europe centrale ; la comtesse Pastré hébergeait dans sa propriété de Montredon une quarantaine de personnes, des intellectuels et des artistes, juifs pour la plupart ; Lanza del Vasto y fit de longs séjours ; le peintre Ruidolf Kundera y traça de nombreux portraits qui, à la mort de la comtesse, furent légués au musée Cantini de Marseille. Christa Wolf évoque ces réfugiés dans la préface qu'elle donne à *Transit* d'Anne Seghers :

« Ces fugitifs, ces antifascistes, ces persécutés du régime nazi ; ceux-ci qui déjà auparavant, à peine tolérés dans leur pays d'accueil, n'ayant la plupart du temps pas de permis de travail, vivant à la limite de l'extrême dénuement et furent exterminés dans des camps, paradoxalement en tant qu' « étrangers ennemis » en mai 1940, lors de l'invasion de l'Europe de l'ouest par les troupes allemandes. De la sorte ils furent directement livrés à leurs ennemis mortels comme autant de victimes toutes prêtes. Hasenclever – mort dans le camp des Milles ... - a exprimé, je crois, très exactement leur état d'âme : « Nous les exilés, nous les apatrides, nous les maudits, quel droit avons-nous encore de vivre ? ... Ce que nous avons pensé et écrit, nous membres d'un peuple qui n'a jamais compris ses poètes, ce que nous croyons pourtant devoir proclamer, s'effondre dans le cortège-fantôme des démons. »

Christa Wolf rappelle que la xénophobie est un élément important de l'idéologie pétainiste ; elle montre que des réfugiés venant de pays ennemis furent « internés dans des camps, paradoxalement en tant qu' "étrangers ennemis", alors qu'ils étaient des *antifascistes*, des *persécutés du régime nazi* ; c'est dans ce contexte que fut ouvert le camp des Milles ; le gouvernement de Vichy avait accepté une clause de l'armistice obligeant la France à livrer à l'Allemagne ceux de ses ressortissants qu'elle réclamerait comme "ennemis du Reich" . »

La « Révolution nationale » trouve à Marseille d'importants moyens d'influence : *Le Petit Marseillais*, d'abord italophile, est ensuite germanophile ; *Le Petit Provençal* est plein de confiance dans la politique de Laval. L'élite intellectuelle se rallie au régime ; en juillet 1940, l'Académie de Marseille décerne au Maréchal le titre de « protecteur » qu'elle n'avait attribué jusque là à aucun chef d'état, puisque seuls l'avaient porté le maréchal de Villars, son fondateur, en 1726 et le cardinal de Bernis en 1770. Il y a également un encadrement politique sérieux : A côté de la Légion française, qui rassemble les anciens combattants de la première guerre, il y a le Parti populaire français, qu'anime Simon Sabiani, en liaison avec « le milieu » incarné par Carbone et Spirito.

La ville conserve cependant un semblant de liberté. *Les Cahiers du Sud*, animés par Jean Ballard, consacrent des rubriques aux prisonniers de guerre, organisent des réunions régulières auxquelles participent Gide et Valéry ; Jorgi Reboul, qui s'est évadé en août 1941 du Stalag de Limbourg, a repris la tête de l'association *Lou Calen* et intensifie l'envoi de livres régionalistes aux prisonniers avec l'aide du libraire Louis Lafitte. Marseille attire donc des artistes et des intellectuels comme André Breton, Paul Eluard, Max Ernst ; Lévy-Strauss la quitte pour les « tristes tropiques » ; Simone Weil arrive à Marseille en juin 1941, suit à la société d'études philosophiques les conférences de Marcel Brion, assiste à la soutenance de Gaston Berger, écrit dans *Les Cahiers du Sud* une *Lettre sur la responsabilité de la littérature* ; elle entre en relation avec le couvent des Dominicains de la rue Edmond Rostand, est mise en contact par Jean Tortel, avec un réseau de résistance, quitte enfin Marseille pour New York en 1942.

Il ne faut pas négliger les mouvements marseillais de résistance. On doit ainsi au capitaine Frenay, au docteur Recordier, à Maurice Chevance-Bertin, la création du premier groupe de résistance en zone libre ; on est ici à l'origine du réseau *Combat* qui sera le mouvement le plus important de la zone sud. André Négis signale l'importance de la presse clandestine et cite *L'Espoir*, *Combat*, *Libération*, *La Marseillaise*, *Rouge-Midi*, *Franc-Tireur* ; il indique comment ces journaux furent confectionnés :

« Au début, ils furent tirés au "ronéo" sous la continuelle menace d'être découverts, car les mouchards faisaient bien leur métier. Par la suite, des ouvriers typographes se chargèrent de les composer ligne à ligne et de les tirer. Plus tard, des maîtres-imprimeurs, acquis à la Résistance, mirent leur presse à la disposition de ces ouvriers. Ces imprimeurs n'étaient pas sans mérite ; ils risquaient gros, la Gestapo ayant constamment l'œil sur les imprimeries petites et grandes. La surveillance devint même si étroite que les journalistes clandestins durent changer souvent, non seulement d'atelier, mais aussi de ville. »

## ● Marseille à l'heure allemande

Le 12 novembre 1942, Marseille est recouverte par la marée feldgrau. Dans *Quand ma ville ne riait plus*, André Ducasse rend l'atmosphère de l'occupation allemande à Marseille :

« Corrects, méthodiques, les Allemands s'installaient partout, pourrissaient tout : cafés, cinémas, kiosques et maisons closes. Basso, sur le Vieux-Port, devenait "Kameradwirtschhafthaus". Derrière la vitre, où le docteur et Mouriès avaient souvent discuté, raillé, gesticulé, lieutenants prussiens et souris grises regardaient le soleil provençal mourir dans leurs yeux froids. La brasserie du Chapitre, on l'avait baptisée "Soldatenheim", et les buveurs de bière, mornes et disciplinés, se demandaient pourquoi, malgré les agents de police, malgré les sentinelles, les gens des trams riaient tous en passant. Vêtus de vert, protégés et emprisonnés par leurs chevaux de frise, leurs barbelés, les consommateurs n'entendaient pas courir ce chuchotement joyeux :

-Vé ! La cage aux singes !

...

Fidèle lecteur du *Figaro*, le docteur avait vu disparaître son journal, *Le Temps*, *Curieux*, *La Gazette de Lausanne*, toutes ces feuilles suisses qui nous avaient apporté, pendant deux ans un peu de liberté et d'impartialité ... Quand il se plantait devant les kiosques, Combarnous voyait déferler une verte diarrhée : *Pariserzeitung*, *Frankfurterzeitung*, *Volkischer Beobachter*, *Signal*, *Adler*, *L'Œuvre* de

Déat, *La Gerbe* de Châteaubriant. »

André Ducasse, professeur au lycée Périer, a vécu la guerre à Marseille ; son roman, dans lequel il apparaît à travers plusieurs de ses héros, est un témoignage de première main sur ce qu'il appelle « Mars et les Marseillais » ; on retiendra ici le style voltairien avec lequel il décrit l'atmosphère de la ville occupée. Dans *Marseille sous l'occupation*, Lucien Gaillard s'est fortement inspiré de cette page dont il a repris certaines expressions, d'une manière parfois un peu hâtive. Bien que Lucien Gaillard ne mentionne pas toujours ses sources, il a su reconnaître la valeur documentaire du roman d'André Ducasse.

### ● La communauté juive de Marseille

C'est, selon l'expression de Renée Bensoussan, « une communauté plurielle », composée de juifs comtadins, de juifs ashkenazes et de juifs séfarades. Les comtadins sont les plus anciens ; on pense d'abord à Gaston Crémieux, le fusillé de la Commune ; la commune révolutionnaire, installée en novembre 1870 à la Mairie, fut présidée par un Carcassonne et comprenait un Milhau ; on pense aussi à la famille de Pierre Vidal-Naquet ; ces descendants des Juifs du Pape, intégrés depuis longtemps à la culture régionale, sont acquis à l'idéal républicain de laïcité. Les Ashkenazes sont implantés à Marseille depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Les Séfarades sont les plus nombreux ; pour beaucoup d'entre eux, la France était le pays de liberté et c'est ce qui les avait attirés à Marseille.

### ● « La France et l'anti-France »

L'image que les Allemands se font de Marseille relève de ce que Christian Oppetit et Robert Mencherini appellent « le fantasme raciste » ; début janvier, Oberg, le secrétaire général à la police, souligne « le caractère particulier de la ville de Marseille, grand port méditerranéen, abritant des criminels internationaux et des étrangers suspects ». La presse parisienne n'est pas en reste ; dans *Une certaine France, l'antisémitisme 40-44*, Philippe Ganier-Raymond a publié le reportage que Lucien Rebatet a adressé le 30 août 1944 à *Je suis partout* ; le titre, *Marseille la Juive* annonce le ton qui sera celui de l'article :

*« Je n'ignore pas qu'il y a toute une élite de Marseillais charmants et raisonnables ... Mais il y a tout le reste qui se voit davantage : cette populace bâtarde, cette vulgarité huileuse, olivâtre, qui est le fruit dont on ne sait quels baroques et impurs croisements, cette mixture de bicots, d'Arméniens, de Maltais, de Smyrniotes, l'unique coin de la France où la décadence de la race par le métissage soit vraiment un fait. Il y a ce prolétariat de nègres tristes, en vieux canotiers et salopettes bleues, ce mélange de crasse et de vanité, ces foules de rôdeurs pouilleux côtoyant les lascars au cheveu bleu trop bien verni, en chemisette aubergine ou mandarine. A Marseille, la verve, la belle volupté méridionale sont encanaillées. Juifs tchèques ou polonais, de l'espèce déclassée, confortablement bourgeois dans leur complet gris, mais à la gueule sinistre de hiboux déplumés, la cinquantaine largement sonnée, jargonnant dans leur ignoble yddish, semblable à de l'allemand écorché par un sidi ...*

*Regardons les choses d'un peu plus haut. Marseille devait bien compter 5 000 Juifs en septembre 1939. Elle en avait cent mille et peut-être davantage au terme de la grande fuite de juin 1940. Elle en garde depuis une cinquantaine de mille. Dix fois plus de Juifs qu'avant : voilà par ici un des résultats les plus certains de la Révolution Nationale ...*

*[Marseille] réunissait toutes les conditions pour devenir une citadelle du gaullisme : l'affluence de Juifs, le grouillement d'une pègre prête aux plus basses besognes, les relations naturelles avec le Proche-Orient, l'Afrique du Nord, c'est-à-dire les régions où les intrigues anglaises sont les plus serrées. »*

L'inconscient collectif avait peut-être besoin de justifications ; on fait d'une ville un repaire de truands pour voir en elle « une citadelle du gaullisme », ayant des rapports avec « les intrigues anglaises ». Les rafles s'inscrivent bien dans le droit fil de la politique de Vichy. Dans un article

publié en août 1940 dans *La Revue des Deux Mondes*, le Maréchal Pétain dit :

« *L'école française de demain enseignera avec le respect de la personne humaine, la famille, la société, la patrie. Elle ne prétendra plus à la neutralité. La vie n'est pas neutre ; elle consiste à prendre parti hardiment. Il n'y a pas de neutralité possible entre le vrai et le faux, entre le bien et le mal, entre la santé et la maladie, entre l'ordre et le désordre, entre la France et l'Anti-France.* »

Cette « Anti-France » se bâtit autour de quelques figures mythiques, le Juif, l'Étranger, le Franc-maçon, le communiste, qui trament en permanence des complots contre la patrie. Dans une allocution du 12 juillet 1940, le maréchal Pétain dit :

« *Le travail des Français est la ressource suprême de la Patrie. Il doit être sacré. Le capitalisme international et le socialisme international, qui l'ont exploité et dégradé, font également partie de l'avant-guerre ; ils ont été d'autant plus funestes que, s'opposant l'un à l'autre en apparence, ils se ménageaient l'un l'autre en secret. Nous ne souffrirons plus leur ténébreuse alliance.* »

## ● Les rafles

Hitler a dit :

« *Un vainqueur avisé n'imposera ses exigences au vaincu que par étapes successives.* »

Les Marseillais vont pouvoir vérifier que le *Führer* mettait souvent ses théories en pratique. En novembre 1942, ils avaient appris l'occupation de Toulon, le sabordage de la flotte. André Négis rapporte qu'au matin du 27 novembre 1942, les Marseillais virent en passant sur la Canebière devant l'Hôtel de la Marine, un factionnaire de la *Kriegsmarine* remplacer le matelot français ; à l'intérieur, l'amiral et son état-major étaient prisonniers. Il en était de même rue Armény, à l'Hôtel de la Subdivision, pour le commandant de la XV<sup>e</sup> région, qui avait été le Chef de la maison militaire du Président Daladier. Enfin des mitrailleuses étaient braquées contre la préfecture. Parallèlement, la presse indique des prescriptions de rationnement, c'est-à-dire l'alternance de « jours sans alcool » et des « jours avec alcool », l'ouverture ou la fermeture des charcuteries, l'autorisation des pâtisseries.

En ce début de janvier 1943, les Marseillais pouvaient voir aux Variétés Reda Caire dans la « superrevue » *Avec le soleil* ; ils pouvaient apprécier au Noailles Riamu et Gaby Morlay dans *L'Arlésienne* ; ils pouvaient voir au Rex *Les Visiteurs du soir*, au Capitole *Simplet* avec Fernandel, au Majestic *Fromont jeune et Risler aîné* avec Mireille Balin ; à l'Opéra enfin ils pouvaient applaudir José Luccioni dans *Sigurd* du Marseillais Reyer. Il semble que l'on veuille anesthésier le public par des œuvres ensoleillées, parfois « simplettes » qui fleurent le pays natal ou qui invitent à rêver au moyen-âge.

Cependant l'irritation grandit et se manifeste par des attentats (Hôtel de Rome et Saint-Pierre, Splendid Hôtel, maison close de la rue Lemaître). La presse montre que ces attentats appellent des « sanctions » de la part des autorités d'occupation ; *Le Petit Marseillais* du 25 janvier 1943 publie un *appel à la population de Marseille*, émanant du préfet de région, M. Lemoine :

« De nouveaux et inqualifiables attentats, qui ont fait des victimes tant parmi les troupes d'occupation que dans la population française, se sont produits à Marseille dans la journée du vendredi 22 janvier.

En conséquence, le général-major Mylo, commandant la place de Marseille, s'est vu contraint, à titre de sanctions, de ramener le couvre-feu à 20 h dans la ville de Marseille. »

*Le Petit Marseillais*, dans son commentaire, amplifie la version officielle :

« Par tous les moyens, par une entente de tous les citoyens, nous devons extirper des bas-fonds de la malfaisance les auteurs de ces attentats qui nous valent les désastres d'une guerre civile et des sévérités accrues que nous n'avons pas méritées. »

L'occupant, soutenu en ceci par l'administration du gouvernement de Vichy et par une presse collaborationniste, voit dans les attentats l'origine de toutes les sévérités.

Christian Oppetit et Robert Mencherini mettent en doute l'idée selon laquelle ces attentats auraient décidé les forces d'occupation à détruire le Vieux-Port. Ils citent Pierre Laval qui aurait appris, à la fin de décembre 1942, « *que, pour des raisons militaires, le haut état-major allemand avait décidé d'examiner la situation dans la zone sud et plus particulièrement à Marseille* ». Il y aurait à cette volonté de destruction plusieurs raisons ; des raisons stratégiques d'abord, liées au débarquement allié en Afrique du Nord. Christian Oppetit et Robert Mencherini ajoutent la nécessité de poursuivre rapidement l'exécution de la « solution finale » dans les grandes villes méditerranéennes « où sont rassemblées, à des titres divers, des Juifs étrangers ». Sans doute, ces deux raisons sont-elles liées. Le débarquement allié en Afrique du Nord a peut-être été un tournant décisif de la guerre ; l'occupant, se sentant désormais plus vulnérable, est décidé à se monter plus brutal. Dans ce climat, les incidents vont être source de tension et prétexte à représailles.

A la suite de l'attentat du 3 janvier 1943, au Splendid Hôtel, l'état de siège est décrété à Marseille ; les forces françaises de la ville sont placées sous commandement allemand ; le 5 janvier, on reçoit des ordres d'Hitler sur les opérations du Vieux-Port ; le 13 janvier, le préfet délégué à la ville de Marseille et l'intendant de police proposent, à titre d'apaisement, une vaste opération d'épuration. Selon le chef de cabinet de l'intendant de police, que citent Christian Oppetit et Robert Mencherini, « les éléments suspects ne se trouvaient pas dans le quartier du Vieux-Port, mais plutôt dans le quartier de l'Opéra et dans certains coins de banlieue. » Dès le lendemain, les Allemands firent savoir que les deux opérations pouvaient se mener simultanément. Une réunion du 14 janvier met au point une série de décisions : les opérations de police sont étendues à toute la ville, vérifications d'identité, mise en examen de personnes se trouvant en contradiction avec la loi française, évacuation du Vieux-Port le 24 janvier, précédée d'une opération de police les 23 et 24. Si la destruction du Vieux-Port est placée sous la direction des Allemands, les contrôles de police et les rafles sont laissées au bon soin de l'administration française. On voit bien apparaître ici le mécanisme de la collaboration : l'occupant avait besoin d'un gouvernement français à sa botte. L'administration vichiste fait de la surenchère en facilitant et en amplifiant la politique de l'occupant.

La rafle de l'Opéra eut lieu dans la nuit du 22 au 23 janvier 1943.

Rien, dans la vie quotidienne, ne laisse prévoir une telle opération. La vie des spectacles semble même assez riche. Au Pathé et au Rex, on donne *L'assassin a peur la nuit* avec Mireille Balin et Jean Chevrier ; on retrouve Mireille Balin, avec Tino Rossi, dans *Naples au baiser de feu*, qui passe au club. Tino Rossi, qui a bien connu Mireille Balin, peut dire qu'elle était « une beauté ensorcelante » ; il la considère comme « la Rita Hayworth, la Marilyn Monroe de l'avant-guerre » ; il la présente comme « une femme fatale aux cheveux sombres, aux yeux verts, aux lèvres sensuelles, à la voix troublante, à la silhouette féline ». Les rafles ont donc lieu pendant que des spectateurs rêvent à la femme fatale. A l'opéra aussi, la vie continue : le 22, on donne *La Tosca*, le 23, *La Traviata* ; le 24, on donne *Manon* à 13 h 30 et *Lakmé* à 18 h ; le couvre-feu explique peut-être l'horaire de la seconde représentation.

La rafle elle-même a atteint, un soir de shabbat, des Juifs qui habitaient autour de l'opéra et dans les rues voisines, rue Longue des Capucins, rue d'Aubagne, cours Belsunce, rue Colbert, quartiers Saint-Lazare, Longchamp, La Belle-de-Mai. Dans *Le Provençal* du 21 janvier 1993, Marjory Chouraqui rapporte l'arrestation d'Elie Ardity :

« *En ce vendredi soir 22 janvier 1943, alors que les lumières de Chabbat viennent de s'allumer, Elie Ardity dort avec sa mère et sa sœur, rue d'Aubagne. A deux heures du matin, la police française frappe à la porte ...* »

Trois civils et six policiers du GMR (groupes mobiles de réserve) sortent la famille d'origine turque de son lit d'insouciance. Seul le jeune garçon d'une dizaine d'années sera emmené vers les Baumettes. A l'image de 2 000 coreligionnaires marseillais. Parqués, entassés, malmenés, ces citoyens de nulle part entameront le voyage dont on ne revient jamais tout à fait, *via* Compiègne.

Après deux mois d'attente dans ce camp de l'Oise, le premier convoi de wagons blindés s'ébranlera sur les rails de la barbarie à destination de Sobibor.

Pendant le trajet, Elie Ardity pourra s'évader et, 50 ans plus tard, pourra témoigner.

*Le Petit Marseillais* et *Le Petit Provençal* de janvier et de février 1943 ne parlent absolument pas de la rafle de l'opéra ; il y a là une volonté d'occulter ; les articles de Marjory Chouraqui se justifient donc pleinement ; les travaux que Suzette Hazan et Danielle Bernardy ont publiés dans *Marseille, Vichy et les Nazis*, sont également de la première importance : utilisant les méthodes de Philippe Joutard, elles ont recueilli « ces voix qui nous viennent du passé » et ont pu ainsi nous livrer des témoignages oraux sur cette nuit qui « fut pour tout un peuple une nuit éternelle ». La simplicité des récits souligne bien que l'événement a pu atteindre la grandeur de la tragédie antique.

On peut inscrire dans la suite immédiate de ces rafles ce que Jean Contrucci et Marjory Chouraqui ont appelé dans *Le Provençal* du 21 janvier 1993 « l'assassinat des vieux quartiers ; il s'agit de l'évacuation, puis de la destruction, du quartier nord du Vieux-Port. Michel Tuzzolino, professeur honoraire au Lycée Denis Diderot à Marseille, se souvient que le quartier a été bouclé le 22 janvier et qu'un recensement s'est fait dans la nuit du 22 au 23, un autre recensement ayant eu lieu précédemment à l'Hôtel Noailles ; on note ici cet attrait des opérations nocturnes. Au matin du 24 janvier, le quartier du Vieux-Port est encerclé par 12 000 policiers français et 5 000 soldats allemands. Michel Tuzolino se souvient qu'on a fait sortir sa famille et lui-même vers 5 h du matin ; vers 7 ou 8 heures des tramways les emmènent gare d'Arenc ; ils montent à dans des wagons à bestiaux qui les conduisent à Fréjus. Monsieur Guiral dit : « *Ce que l'on peut affirmer, c'est la cruauté et la gratuité de l'opération. La plupart des 15 000 expulsés (le chiffre est approximatif) ... de la gare d'Arenc à Fréjus, ou plus exactement au camp de Caïs, ancien centre de regroupement et de départ des troupes coloniales, avec pour toute nourriture une boule de pain et du fromage ... Femmes, enfants, vieillards doivent dormir sans chauffage sur le sol cimenté et nu. Le pire est dans les déportations en Allemagne.* »

Monsieur Guiral indique que les deux tiers des personnes sont relâchées ; il ne cache pourtant pas le sort tragique de ceux qui sont expédiés à Compiègne et, de là, en Allemagne. Jean Contrucci et Marjory Chouraqui sont peut-être plus précis :

« Comme toujours en pareil cas, on réserve aux Juifs une place de choix. Sur les 1642 personnes incarcérées aux Baumettes, 782 sont les Juifs dont les deux tiers sont nés à Marseille ou en Afrique du Nord. Dès le 24 janvier, ils seront acheminés par wagons plombés au camp de Compiègne d'où ils partiront pour le camp d'extermination de Sobibor (Pologne). Les démarches du Grand Rabbin de Marseille I. Salzer resteront vaines. »

La démolition du quartier commence le 1<sup>er</sup> février ; Michel Tuzzolino nous a signalé qu'auparavant des « corps d'état » étaient passés dans les immeubles pour récupérer les métaux non ferreux. Et puis, les immeubles, minés, se sont effondrés ; le 5 février, André Ducasse pouvait voir, au haut de la rue Breteuil, « *des nuages de poudre et de fumée ... laissant traîner partout leur crasse et leur odeur puante.* »

La destruction du Vieux-Port a remué l'opinion. En effet, *Le Petit Provençal* du 8 février 1943 publie, sous le titre « Marseille conservera la façade du Vieux-Port », un article qu'on lui « *communiqua de source autorisée* » ; le titre laisse entendre que le grand souci est la préservation du site emblématique du Lacydon ; le début de l'article est intéressant par les justifications qu'il donne de la destruction :

« *La question du Vieux-Port a fait couler beaucoup d'encre. Les défenseurs des vieux quartiers ont fait valoir des arguments tirés les uns de l'histoire, les autres de l'art et enfin de la tradition. En revanche, ils ont atténué les raisons d'hygiène qui ordonnaient impérieusement que la question du Vieux-Port soit réglée une fois pour toutes.*

*Des considérations d'ordre militaire rendaient indispensable la suppression de certains quartiers. Les autorités françaises manifestaient d'autant plus d'empressement que depuis très longtemps des raisons d'hygiène et d'urbanisme commandaient que des dispositions rapides et radicales fussent prises à l'égard des quartiers qui entourent le Vieux-Port au même titre que certains quartiers de Marseille qui avaient fait l'objet de mesures d'épuration.*



*Les raisons d'hygiène ? A quel Marseillais pourrait-on faire croire qu'il était possible de conserver indéfiniment, l'existence d'une agglomération de taudis que toutes les municipalités de Marseille s'étaient plus à condamner.*

*Faut-il rappeler que le fameux plan Amable Chanut, vieux de plusieurs lustres, avait déjà, après d'épiques discussions au Conseil Municipal, reconnu un caractère d'urgence à la destruction de ce pourrissoir de renommée internationale.*

*La propagande communiste s'était emparée de cette lèpre sociale. C'est ainsi que, par exemple, dans plusieurs romans célèbres et dans les publications tendancieuses, le cadre du Vieux-Port de Marseille était représenté comme le foyer de la misère, de la tuberculose et de la révolte ... En tous cas, ce n'est pas à l'heure où la défense de la race passe au premier rang des préoccupations gouvernementales qu'il faut prendre feu et flamme en faveur de la couleur locale qui a déjà coûté la vie à tant d'enfants des classes déshéritées. »*

La destruction du quartier ne se justifie pas ici par l'idée du repaire à truands mais par l'idée d'une politique « rapide et radicale » d'hygiène et d'urbanisme à laquelle on trouve des racines dans les idées de la Municipalité Amable Chanut. On brandit le spectre des épidémies ; cela évoque un peu, dans le souvenir des lecteurs, le souvenir de la peste de 1720. On pense à « la défense de la race » qui se situe « au premier rang des préoccupations gouvernementales ». Ainsi, administration de Vichy fait de la destruction du Vieux-Port un élément de sa politique raciale.

Les rafles marseillaises de janvier 1943 font bien apparaître les mécanismes de la collaboration : l'occupant a besoin d'avoir, dans le pays occupé, un gouvernement à sa botte, qui cautionne et serve sa politique. Le gouvernement en question pratique la surenchère, sachant que son autorité vient essentiellement des forces d'occupation. Il n'y a rien là qui soit propre à la seconde guerre : la démarche de Vichy est aussi celle de Caïphe et de Cauchon. L'esprit de collaboration est de tous les temps ; c'est l'attitude de ceux qui, autant par peur que par manque d'esprit critique, en viennent, à force de servilité, à mépriser l'Homme, parce qu'ils se savent méprisables.

#### Sources et bibliographie

Témoignage oral de Michel Tuzzolino, Professeur honoraire au Lycée Diderot à Marseille.

*Le Petit Marseillais* 1<sup>er</sup> trimestre 1943  
*Le Petit Provençal* 1<sup>er</sup> trimestre 1943  
*Le Provençal* 1990-1995  
*Revue des Deux Mondes* 1940

Ducasse (André), *Quand ma ville ne riait plus ou Mars et les Marseillais*. Marseille 1946  
Gaillard (André), *Marseille sous l'occupation*. Rennes 1982  
Ganier-Raymond (Philippe), *Une Certaine France. L'antisémitisme 40-44*. Paris 1975  
Guiral (Pierre), *Libération de Marseille*. Paris 1974  
Guiral (Pierre), [sous la direction de] - *La Provence de 1900 à nos jours*. Toulouse 1978  
Négis (André), *Marseille sous l'occupation*. Paris Marseille 1947  
Oppetit (Christian) [sous la direction de], *Marseille, Vichy et les nazis. Le temps des rafles, la déportation des Juifs*. Marseille, Amicale des Déportés d'Auschwitz et des camps de Haute-Silésie. 1993.  
Rossi (Tino), *Tino*. Paris 1974